

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Roger BERBERAT

Une vraie femme, Marie :  
homélie pour le 7<sup>e</sup> dimanche de Pâques 1989

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1989, tome 85, p. 33-35

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Une vraie femme, Marie*

Septième dimanche de Pâques 1988

Vous pourrez constater que, c'est vrai, les lectures de ce dimanche sont particulièrement austères. Elles nous renvoient aux antipodes des préoccupations qui aujourd'hui sont habituellement les nôtres. En tout cas, nous savons bien que pour réussir dans la vie, pour arriver comme on dit, le savoir-faire et l'argent sont beaucoup plus efficaces que ce que Jésus, lui, nous demande. Et l'on comprend celui qui définissait ainsi l'arriviste : peu de savoir-vivre, beaucoup de savoir-faire, aucun savoir. Aussi ne nous y trompons pas. Réussir dans la vie ce n'est de loin pas la même chose que réussir sa vie. Car pour réussir sa vie, le souci d'être et de se parfaire importe beaucoup plus que le souci d'AVOIR et d'arriver. Bien plus, c'est un domaine où il n'y a que l'amour et ce que l'on donne qui puisse ajouter à ce que l'on est.

Vous vous rappelez peut-être que 1975 c'était l'année de la FEMME. Une année où certains mouvements féministes s'étaient proposé ni plus ni moins que d'inventer une femme nouvelle. Il est vrai que depuis ce temps-là beaucoup de choses ont changé. Sauf que la nouveauté qui est apparue n'est de loin pas toujours un progrès. C'est pourquoi nous gagnerons certainement à nous rappeler que cette année-ci, du moins jusqu'au 15 août, c'est l'année de MARIE. Ne serait-ce que pour évoquer un instant, sous son regard, un domaine où elle a sûrement beaucoup à nous apprendre. Et d'autant plus qu'elle est la femme que nous appelons dans ses litanies la MÈRE admirable et le miroir de la SAINTETÉ. C'est vrai pourtant qu'il n'y a guère de femmes aujourd'hui qui pensent à prendre Marie comme modèle. Et cela parce qu'on croit volontiers que les horizons de sa vie à Nazareth apparaissent trop étroits par rapport aux activités multiples et variées de la femme moderne. Il n'empêche que les générations de chrétiens qui se sont succédé tout au long des siècles ont toujours considéré la MÈRE de Jésus comme le type éminent de la condition féminine. Oui, sauf qu'à l'heure

actuelle on se plaît à dénoncer en certains milieux l'étroitesse de vues dont l'Eglise aurait trop longtemps fait preuve en ce domaine. On a même dit, je l'ai lu, qu'elle serait allée jusqu'à considérer l'appartenance au sexe féminin comme une diminution de la personnalité. C'est vrai que depuis le Concile on reconnaît que sur ce point l'Eglise a fait beaucoup de chemin et qu'elle commence heureusement à abandonner ce qu'un journaliste appelait une solide tradition antiféministe.

Evidemment si l'on n'écoute que ces sons de cloche, on pourrait croire que l'Eglise s'est toujours méfiée de la femme et qu'elle ne lui demandait rien d'autre que de s'effacer le plus possible dans l'obscur dévouement d'une mère au foyer. Et pourtant, je ne crains pas d'affirmer que bon nombre de ceux qui luttent aujourd'hui pour la promotion de la femme auraient certainement beaucoup à apprendre de l'Eglise. Ceux-là surtout qui sous prétexte de libération sont en train de ravalier la femme au-dessous de sa condition. Lui faisant oublier la vocation qui est la sienne. A ce sujet, ce que j'ai trouvé de plus fort et de plus révélateur, c'est un livre intitulé « Parole de femme » et écrit justement par une jeune femme, une intellectuelle en mal d'émancipation. Comme s'il n'y avait jamais eu de vraie femme, elle commence par affirmer qu'en ce qui concerne celle-ci TOUT est à inventer. Et d'abord une femme, enfin libérée de la LOI du mâle. C'est pourquoi elle tente d'imaginer ce qu'est le corps féminin quand il n'est pas sous le regard de l'homme. Evoquant l'accouchement, l'allaitement, le désir, elle prétend restituer tout cela dans l'authenticité d'une expérience vécue en elle-même et non pas dans ses rapports avec l'Autre. Oui, mais peut-être avez-vous déjà remarqué ce qu'il y a ici d'absurde et de contradictoire. Comme si dans tous ces domaines on pouvait faire abstraction de l'AUTRE. Enfant ou mari. C'est pourquoi cette femme introvertie qui se complaît dans un narcissisme des plus douteux se trouve à coup sûr diminuée dans sa personnalité. Ce qui n'est de loin pas le cas pour la femme telle que l'a toujours vue l'Eglise.

Elle qui sait bien qu'en fait de femme nouvelle, Marie ne sera jamais dépassée. Bien plus, c'est un fait que la femme est plus capable que l'homme d'un amour désintéressé. Parce que plus ouverte et plus réceptive, elle est aussi plus que lui capable d'attentions pour les autres. Aux noces de Cana, c'est Marie qui pressent la catastrophe et qui dit à Jésus : « Ils n'ont plus de vin. » Cet altruisme auquel la femme est naturellement portée, c'est justement ce qui faisait dire à quelqu'un qu'elle n'est femme que pour devenir mère et qu'elle n'est vraiment femme que mère. Il est vrai que la société actuelle est éprouvante et même parfois cruelle pour les femmes qui sont

mères. Surtout lorsqu'elles doivent mener de front une activité professionnelle et une vie de famille normale. Et l'on comprend que pour les aider à sauvegarder l'essentiel, on cherche à leur assurer de meilleures conditions d'existence. Et pourtant parmi tous les droits que l'on revendique en faveur des femmes mères de famille, il en est un qui me paraît des plus suspects. Il s'agit de cette revendication formulée par certains politiciens d'avant-garde et qui réclame un SALAIRE pour les mères au foyer. Celles-ci, dit-on, devraient être enfin considérées comme des travailleuses à part entière et recevoir un salaire approprié avec le droit à la retraite et aux congés payés. Leur métier, paraît-il, y prendrait aux yeux des leurs et à leurs propres yeux une importance et une dignité accrues. Seulement voilà. Je crains fort qu'un tel progrès social, s'il devait se réaliser un jour, en vienne à fermer la meilleure des écoles de vie. Celle où chacun peut apprendre, par l'exemple d'une mère dévouée et désintéressée, à donner le meilleur de lui-même en payant surtout de sa personne. Aussi, parler ici de salaire et de métier, c'est perdre de vue l'essentiel. Et pour des chrétiens, c'est renier d'une certaine façon l'idéal qui devrait être le leur. Il ne suffit pas, en effet, de proclamer que le christianisme est une religion d'amour. Encore faut-il que celle-ci soit vécue comme telle dans les exigences de la VIE quotidienne. Et c'est saint Paul ici qui nous trace la voie. Lorsqu'il dit que la charité ne cherche pas son intérêt, qu'elle est serviable et qu'elle supporte tout. Comme cette mère admirable que fut Marie pour son Fils et qu'elle reste à jamais pour chacun de nous.